Philippe Delerm

Journal d'un homme heureux

Delerm

Seuil

Journal d'un homme heureux

PHILIPPE DELERM

Journal d'un homme heureux

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
DONT VINGT EXEMPLAIRES DE VENTE
ET CINQ HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.C. I À H.C. V
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

Pour la citation en exergue :
Louis Aragon, *Le Roman inachevé*,
Gallimard, 1956 (réédition 1978).

ISBN : 978-2-02-133378-7 (éd. brochée)
ISBN : 978-2-02-133850-8 (éd. de luxe)

© Éditions du Seuil, octobre 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je me souviens de nuits qui n'ont été rien d'autre que des nuits
Je me souviens de jours où rien d'important ne s'était produit
Un café dans le bois près de la gare à Saint-Nom-la-Bretèche
Le bonheur extraordinaire en été d'un verre d'eau fraîche
Les Champs-Élysées un soir sous la pluie.

Louis Aragon, *Le Roman inachevé*

Mardi 6 septembre 1988

Petite fête chez nous, en ce jour de rentrée scolaire. Il y a quelques jours, François Didier a téléphoné :

– Ça tient toujours, pour mardi ?

Martine et moi nous nous sommes regardés, interdits. C'est vrai que nous avions parlé de fêter la rentrée, mais les vacances avaient passé, et nous ne nous souvenions plus de rien. Nous nous sommes vite décidés, et retrouvés à quinze.

Une soirée toute douce, toute tranquille. Longue table sur des tréteaux, dans le jardin. Chacun avait apporté « quelque chose » : gâteau marbré, vin, pizza, etc. Plaisir simple de parler sans effort de la rentrée, des vacances, pendant que les enfants jouaient dans le pré. Vincent les a entraînés dans une danse un peu folle, et, pour une fois, les adultes n'ont pas suivi. La nuit est tombée vite. Les enfants ont préparé le feu d'artifice, disposé les chaises de jardin sous le pommier. Comme à chaque fois, grand temps de latence entre les fusées, avec des petites phrases banales qui montent dans le soir :

– Très bien, celle-là !

– Les feux de Bengale, c'est ce qu'il y a de mieux, avec les fusées à dix boules.

Tous sont partis tôt, onze heures à peine. Après leur avoir dit au revoir à la grille, cette image, en nous retournant : la maison, toutes pièces allumées, ouverte encore de leur passage, et déjà silencieuse. Bonheur de ces années, de ces amis, de ces moments où personne n'essaie d'épater l'autre ; plaisir de ces soirées où l'on parle juste comme ça, mais où l'on pourrait presque se taire ensemble. Plaisir aussi d'être avec les enfants, et de leur créer des images. En marchant lentement vers la maison, mélancolie de tout cela, si vrai, si discrètement tendre, et que la mort d'un seul de nous peut balayer. La fête s'appelait fête des Mûres. Dans le jardin, le mûrier a donné de grosses baies juteuses, plus sucrées que celles des bois. Avant le feu d'artifice, nous en avons bu une liqueur délicieuse. Envie de commencer ce Journal.

Lundi 19 septembre 1988

Vingt et une heures quinze. Feu dans la cheminée. Vincent lit *La Gloire de mon père*. La nuit dernière, je l'ai réveillé à quatre heures pour regarder avec lui le cent mètres nage libre des JO de Séoul, la médaille de bronze de Catherine Plewinski. Il a bien aimé ce petit exploit nocturne. Ce matin, il m'a dit gentiment au revoir par la fenêtre pendant que je partais, la voiture noyée dans la brume.

Toute la matinée des cours agréables, envie de plaisanter avec les élèves. Je leur ai parlé longtemps de l'amour courtois et de *La Complainte du roi Renaud*. L'après-midi, je n'avais pas cours. Nous avons fait l'amour dans le silence de tout – tout le monde au travail, et nous si bien. Puis j'ai écrit, avant de rejoindre Martine au jardin. Nous ne parlons pas beaucoup quand nous sommes tous les deux, Martine et moi. J'aime beaucoup cela. Écrire, dessiner, travailler au jardin, faire l'amour, allumer un feu, lire, goûter avec Vincent quand il revient du collège. Tout cela dans la lenteur d'un temps qui nous ressemble,

dans un silence chaud, patient, habité. Il n'y a pas de vie meilleure à boire que la mienne, ces jours-là. Ce sont les jours ordinaires. J'aime moins les jours extraordinaires.

Mardi 20 septembre 1988

J'ai attendu longtemps avant de commencer ce Journal. Je devais sans doute en arriver là, puisque c'est la seule lecture qui m'intéresse vraiment chez les autres. Essayé sans plaisir le Journal d'Amiel, celui de Gide, de Stendhal, de Kafka, de Virginia Woolf. Bien aimé celui d'Anaïs Nin. Déjà de grands délices avec celui de Jules Renard, après les premières arêtes des phrases lapidaires – dommage que sa femme ait coupé à sa guise dans tout cela. Mais c'est un texte qui sonne juste, sincère, avec de jolies choses sur le bonheur. Cette idée aussi, que je partage : les seuls vrais plaisirs sont ceux de la vanité. Il parlait pour l'écrivain, bien sûr. Et c'est l'écrivain en moi qui comprend ce sentiment. La moindre petite phrase du genre :

– Ah ! J'ai une amie qui lisait un de vos livres pendant les vacances ! Elle aime beaucoup.

Ou même seulement :

– J'ai lu quelque chose sur vous dans…

À chaque fois, un vrai coulis de framboises ; en

même temps, un sentiment presque de honte : suis-je assez petit pour être sensible à ça ? Mais rien à faire. Petit, tout petit, sûrement, mais c'est très bon, un peu comme d'être en vacances quand les gens travaillent – c'est très bon parce que les autres ne l'ont pas. Épargnez-moi la gloire, l'anonymat, mais laissez-moi les sucreries acidulées des plaisirs de la vanité.

Un Journal que j'aime, c'est celui de José Cabanis : le va-et-vient entre un texte de jeunesse et le regard que porte dessus l'homme mûr qui n'est pas moralisateur, mais amateur de chats, de nuits blanches passées à écrire. Mélancolie, sensualité, foi, intimisme : une âme comme celle-là existe aujourd'hui. Il fallait le savoir. Je lui ai écrit un jour une longue lettre à laquelle il n'a jamais répondu. C'est une de mes blessures littéraires, mais cela va même au-delà.

Le Journal que je porte au-dessus de tout est en effet celui de Paul Léautaud. On s'y noie, on y vit une autre vie : l'ambiance du Mercure, tous les potins, les ragots du milieu littéraire d'alors, les anecdotes, les traits décochés, et puis les rêveries mélancoliques, plus mélancoliques encore d'être traitées à la pointe sèche, au scalpel. Or, José Cabanis écrit quelque part que tous les écrivains devraient lire une page du Journal de Léautaud chaque soir. J'en lis plutôt deux. Et pourtant… Léautaud détesterait ce que

j'écris, c'est sûr, qui ne serait pour lui que sucreries gourmées, recherche maniérée du style. Et Cabanis ne me répond pas lorsque je lui écris. L'idée d'être insuffisant aux yeux de Cabanis, de Léautaud, non seulement ne m'empêche pas de me nourrir profondément de leur littérature, mais encore m'aide à créer la mienne.

Et moi, que sera mon Journal ? Aurai-je un ton, une musique sur les jours ?

Mercredi 21 septembre 1988

J'aime bien le petit bureau où j'écris. La table est coincée contre la fenêtre à la peinture un peu écaillée. Les rideaux de tissu anglais à larges fleurs, les carreaux de la fenêtre sont le cadre du décor : au-delà, le jardin, quelques roses d'une nuance pâle mousseuse, presque diaphane, un haricot d'Espagne rampant rouge orangé, un haut buisson de marguerites exubérantes, couleur de soleil mûr. J'ai tout cela sous les yeux et, plus loin, la rue d'ordinaire si tranquille, animée ce matin par les allées et venues incessantes des enfants du catéchisme. En me penchant un peu, je vois la boîte aux lettres et sais que je ne suis pas un sage, car j'attends toujours le facteur.

Jeudi 22 septembre 1988

Premier jour de l'automne. Et j'écris mon premier vrai roman, *Autumn*. J'ai tant porté en moi ce monde des peintres préraphaélites. Arriverai-je à lui donner vie dans un roman ? Je ne le sais pas. J'écris, j'avance, avec inquiétude sur le fond et, parallèlement, l'artisanale satisfaction d'abattre jour après jour ma dose quotidienne de travail, de lignes remplies, d'encre écoulée. J'ai un très beau sujet : les destins croisés de Ruskin, d'Elizabeth Siddal[1] et de Rossetti, cette atmosphère automnale, fin de siècle, un peu languide, qui peut parler à notre propre fin de siècle, entre romantisme et décadence, entre symbolisme et néant. Suis-je fait pour les thèmes spectaculaires, ou simplement pour transformer en sujet ce qui n'en est pas un ? Là est toute la question. Je trouve à écrire ce Journal un vrai plaisir qui ne me dit rien qui vaille quant au roman entrepris en même temps. Je

1. Compagne de Rossetti, et modèle de tous les peintres préraphaélites. Héroïne de mon roman *Autumn*.

pense à Cabanis aussi, qui voulait faire de la bataille de Toulouse un roman, et qui est arrivé à écrire un livre portant ce titre où il n'est jamais question de la bataille de Toulouse, mais de ses problèmes les plus intimes, entre ses chats et son amour triste pour une Gabrielle séduisante et cruelle. Il obtint je crois le prix Renaudot pour ce livre qui me refuse toute échappatoire. Je ne peux plus m'en tirer en faisant un roman sur mon incapacité à écrire un roman sur les préraphaélites.

Aujourd'hui, Martine et moi fiévreux et enrhumés. Vincent, piqué par une guêpe, est resté avec nous l'après-midi. Thé, chocolat, lampes tôt allumées. Dehors, l'air gris et chaud. Ce soir, tisane, grog, cataplasme Rigollot, peut-être ! C'est assez bon d'être malade.

Vendredi 23 septembre 1988

Reçu *L'Affiche*, avec une interview de Folon par Luis Porquet. J'avais Folon en tête, justement. Il y a deux jours, vu à la télévision *L'Amour nu*, où il est avec tant de pudeur et de discrétion un acteur, un amoureux pas comme les autres. Sa présence à l'écran est la même que dans la vie. Ce n'est pas vraiment lui qu'on regarde, mais tout l'espace autour de lui transformé par sa présence, irradié d'ondes bienveillantes. Quelle chance j'ai eue de le rencontrer, de commencer cette amitié, après ma chanson « Comme dans les dessins de Folon », après mon roman *Le Buveur de temps*, tout entier sorti de sa bulle, de son espace, de son personnage.

Quand on est au côté de Jean-Michel, on sent qu'il possède un univers, mais aussi que son silence aide les autres à révéler le leur. C'est quelque chose de presque palpable, un « être dans le monde » qui a ce pouvoir d'ouvrir, de révéler, assez d'attente aussi pour regarder vraiment. L'égocentrisme de l'artiste existe sûrement en lui, mais il n'est pas fermé ; c'est

une création offerte dans la vie, qui n'empêche pas les rencontres profondes. Il y a une plénitude particulière à marcher en silence au côté de Jean-Michel.

Il ne fait pas encore jour ce matin, à sept heures. On commence à distinguer les couleurs du jardin sur le gris cotonneux du ciel. Bonheur de ces premiers matins d'automne où je sens devant moi tout cet automne-hiver dans la couleur que j'aime, tout cet automne-hiver avec des mots à chercher lentement, des lampes allumées, des nuits qui n'en finissent pas.

Samedi 24 septembre 1988

Parfois, lorsque j'écris, j'ai ce geste du pouce frottant les doigts, comme si je pouvais toucher le texte. Geste qui fait venir la musique. L'autre main tient le stylo, et accouche de cela. C'est peut-être pour cette raison que je ne peux écrire à la machine. Sur la page se révèle un mélange entre ma vie et l'obsédante nécessité qui exige de naître, non pas seulement pour refléter, mais pour exister.

Vous qui me lisez maintenant, aimez-vous votre vie ? Assez pour prendre un bouquin, le soir avant de vous coucher, ou dans un bon vieux fauteuil l'après-midi, peut-être dans le train ou le métro, mais là, ça tient du rêve pour moi. Je ne pense pas être un écrivain pour le métro, l'auteur d'un livre qu'on ne peut abandonner. Ou alors si. On aurait dit que vous n'auriez pas une seconde à vous, et que vous liriez dans le bus ou le taxi ce Journal d'un type qui a tout le temps d'écrire ce qui lui passe par la tête, et quelquefois de faire l'amour l'après-midi.

Car ainsi est ma vie : douze heures de cours dans

un collège, c'est-à-dire assez pour gagner un petit salaire en travaillant presque uniquement le matin. Au collège, des élèves agréables dans l'ensemble, et que j'ai envie de retrouver, parce que je ne les vois pas trop. Tout le reste du temps : des cours à préparer, des copies à corriger, évidemment, mais surtout beaucoup de temps à perdre pour le retrouver. Écrire, rêvasser, l'un ne va pas sans l'autre. Ma vie est un enfer, vous voyez. Je vous dirai mes balades en forêt pendant que vous serez entre Concorde et Assemblée-Nationale, direction Mairie-d'Issy, ne souriez pas. C'est tout sauf de l'ironie ou de la provocation. Je crois que ça vous fait du bien de savoir qu'on peut vivre comme ça. Levez les yeux. Votre voisin lit le numéro spécial de *L'Expansion*. Le salaire des cadres.

Mardi 29 décembre 2015

Je relis ce Journal, rédigé de septembre 1988 à décembre 1989, une année de ma vie. Mon regard sur la vie, il y a trente ans.

Pourquoi cette année-là ? Il y a sûrement une raison, ou peut-être pas. J'aimais beaucoup le genre littéraire du Journal. Aujourd'hui encore, celui de Léautaud est toujours sur ma table de nuit. Il est plein de gens célèbres, auteurs, éditeurs. Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse le plus. Non, ce qui me plaît, c'est la façon de dire la vie, les rêveries, la mélancolie. Un *je* débarrassé de tout artifice, livré comme ça, dans la couleur des jours.

En 1988, j'étais un écrivain à peu près inconnu. Je publiais depuis cinq ans. Aux éditions du Rocher, Jean-Paul Bertrand m'avait accordé sa confiance, avec un discours assez étonnant : « Vous n'avez pas choisi la voie la plus facile, mais je pense que vous êtes un écrivain. Cela mettra dix ou quinze livres peut-être, mais ça se saura. » De fait, il me laissait écrire en toute liberté de courts romans poétiques, *La Cinquième Saison*, *Un été pour mémoire*, *Le Buveur de temps*, et deux récits intimes, *Le Bonheur, tableaux et bavardages* et *Le Miroir de ma mère*. Sans crainte, il m'avait laissé publier aux éditions

Champ Vallon un livre de flâneries dans Rouen. Des critiques m'étaient fidèles, Jean Chalon, Jérôme Garcin, Michèle Gazier, mais mes ventes tournaient entre mille et deux mille cinq cents exemplaires. Avec patience, Jean-Paul Bertrand attendait de moi autre chose, *un grand roman*. Or, précisément, en 1988, je tenais un sujet. Fasciné par une biographie consacrée à Dante par Gabriel Rossetti, j'avais été envoûté par le destin des peintres préraphaélites, et plus encore par le type de beauté féminine, à la fois spirituelle, décadente et sensuelle qu'ils avaient créée. Peu à peu, j'avais lu tout ce qu'il était possible de trouver sur le sujet, y compris en langue anglaise, et non sans difficulté. Mon but était presque aux antipodes de ce que j'avais l'habitude de faire : m'appuyer sur une documentation historique très précise, partager des destins romanesques. Mais prendre aussi le temps de tirer tout cela vers ce que je pensais être *ma couleur*, *ma saison mentale*, d'où le titre choisi : *Autumn*.

Jean-Paul Bertrand croyait beaucoup à ce projet. J'étais complètement obsédé par cet univers, au point d'avoir la sensation de vivre une autre vie, dans un autre temps, un autre espace. Mais en même temps je souffrais d'abandonner une écriture personnelle. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles je m'étais lancé dans ce Journal.

Mardi 27 septembre 1988

Voilà. Le soir tombe très tôt, depuis dimanche. L'heure d'hiver. C'est-à-dire l'heure d'être un peu soi-même, dans la couleur de jours où l'on s'appartiendra, avec le calme, la mélancolie. Tristesse douce de la fin septembre. Ce soir, la lampe est allumée sur mon bureau. Dans la porte-fenêtre se dessine le reflet de mon stylo, les notes de musique dessinées sur le capuchon blanc. Les lignes de ce cahier se mélangent aux derniers glaïeuls, aux haricots d'Espagne ; les fleurs anglaises des rideaux, rose pâle et blanches, embrassent étrangement les marguerites et les dernières roses du jardin. L'ambre de la lampe flotte dehors sur le bleu de la nuit commençante.

J'entends la radio paisible qui ronronne des nouvelles sans doute dramatiques, mais sur ce fond très rassurant des bruits d'avant dîner, des gestes de Martine. Vincent finit sa rédaction. C'est une heure où le temps s'arrête, et les rêves partent très loin. Pas de publication pour moi avant plus d'un an. Rien qu'écrire, sans ce stress des articles qui arrivent ou

n'arrivent pas, des rares émissions, sans ce malaise d'avoir à se montrer pour se vendre. Je joue le jeu, pourtant, ne pouvant faire autrement sans disparaître. Je joue le jeu, en attendant d'être Julien Gracq, André Dhôtel ou Le Clézio, heureux écrivains de la distance.

Rien qu'écrire cette année. Quel bonheur. Rien qu'écrire dans la lampe des matins de neige et la lampe des soirs d'automne. Rien qu'écrire, et ce sera aussi comme apprivoiser la maison. Martine a mis des fleurs dans le jardin et nous avons repeint la grille. Maintenant, je vais habiller ces murs avec des mots dans la patience de l'hiver, dans ce si long, si délicieux silence.

Jeudi 29 septembre 1988

Nous sommes allés à Paris au cimetière de Saint-Ouen, sur la tombe de la maman de Martine. Sentiment étrange dans ce cimetière immense et presque désert. Allées rectilignes entre les rangées de tombes, ronds-points, fontaines vert sombre. La mort à l'infini, la mort en rues parallèles comme à New York, abstraite. Première division, deuxième allée… À l'entrée, l'immense marbrerie Thoin pèse de tout son commerce, comme une caution morale sur la vie du cimetière. Trois jours avant l'enterrement, l'employée des pompes funèbres en parlait avec un respect ostentatoire, ridicule : « Une très ancienne maison ; ils ont sûrement le renseignement que vous cherchez. »

Dans le cimetière, au-delà de la symétrie visible, règne plus encore que dans la vie la hiérarchie sociale. Tombes cassées, tombes oubliées, carrés de terre ; étonnants temples en réduction, lignes brisées style Art déco, petite montagne de pierres agglomérées avec un bas-relief en bronze : dérisoires édifices porteurs du goût, du mauvais goût, de la fortune ou de la